

tion telle qu'elle existe aujourd'hui. Il dit tout le mal et tout le bien.

Oui ! Messieurs les enfants !... c'est-à-dire ces pauvres petits êtres de trois ou quatre ans, énervés par les soins et les gâteries ; ces petits bonshommes de sept ans, égoïstes, despotes, gourmands, maîtres de la maison ; ces petits écoliers de douze ans, montant gravement les marches du collège un cigare à la bouche ; ces petits jeunes gens de dix-sept ans, disputant avec leur père, et ne s'inclinant ni devant la vieillesse ni devant la supériorité ; ces petits docteurs de dix-huit ans, tranchant toutes les questions de politique, de métaphysique, de beaux-arts, et athées même, au besoin ; ces oisifs de vingt ans, réclamant impérieusement leur part dans le bien paternel pour la satisfaction de leurs goûts ou de leurs passions, et disant nettement à leur père : "Tu as bien assez travaillé pour que je ne fasse rien." Ou enfin, spectacle plus triste encore ! *Messieurs les enfants*, c'est-à-dire ces majeurs de la veille, ces fils de manufacturiers, de commerçants, de notaires, d'avoués, de fermiers, entrant de haute lutte comme successeurs, dans l'usine, dans l'étude, dans le magasin, dans la ferme fondés par leur père, et y compromettant bientôt, pour y être entrés trop tôt, jusques à l'honneur du nom !

Voilà le mal ! voilà le côté funeste ! mais tout n'est pas là, car il faut ajouter :

Oui ! Messieurs les enfants ! c'est-à-dire des êtres faibles fortifiés par une éducation à la fois tendre et virile, qui préserve et endure ; des caractères naissants, étudiés déjà avec cette incessante et prévoyante sollicitude qui trouve le remède au mal en épiant le mal à son origine ; des intelligences à peine entr'ouvertes et s'épanouissant sous la double influence des mères et des maîtres ; des écoliers devenus élèves sans cesser d'être fils, et conservant dans la vie de collège l'empreinte de la vie de famille ; des adolescents considérés comme des hommes futurs et habitués avant tout au gouvernement d'eux-mêmes ; de jeunes amis mêlés par des confidences mesurées à tout ce qui touche à la famille ; des fils initiés à la profession de leurs pères par leurs pères eux-mêmes, et préparés à l'exercer un jour par une association graduée, par un stage : enfin, pour tout résumer en un mot, Messieurs les enfants, c'est-à-dire des êtres immortels et libres ! *Maxima debetur puero reverentia*, le plus grand respect est dû à l'enfant. Le monde moderne a repris ce beau précepte de l'antiquité pour l'agrandir encore. L'innocence et la pureté de l'enfant ne sont plus l'unique objet de notre respect : ce que nous voyons en lui, ce que nous respectons en lui, c'est un être distinct de nous, responsable comme nous, né de nous mais non pas pour nous : il n'est plus seulement, selon l'énergique expression ancienne, un membre de la famille, il est quelqu'un, il est un tout !

Leur rôle nouveau dans la famille, se marque par deux usages significatifs qui méritent de nous arrêter un instant ; souvent tout un mouvement social se résume en un simple trait de mœurs.

Le premier de ces usages est le tutoiement.

Autrefois on tutoyait ses domestiques et on ne tutoyait pas ses enfants. Aujourd'hui, on tutoie ses enfants et on ne tutoie plus ses domestiques. La raison de ce double changement est bien simple : Il vient du développement qu'ont pris dans l'Etat les idées d'égalité, et dans la famille les habitudes d'affection. On tutoyait ses domestiques par dédain pour eux ; on ne tutoyait pas ses enfants par respect pour soi-même, c'était une manière de les tenir à distance. L'égalité a rapproché nos serviteurs de nous, l'affection nous a rapprochés de nos enfants ; et le double progrès s'est accompli. Je dis progrès, car selon moi, il faut habituellement dire *tu* à ses enfants, afin de pouvoir leur dire *vous* quelquefois.

Cette appellation, réservée comme signe de mécontentement, devient une ressource d'éducation. J'ai vu un enfant qui se roidissait contre les remontrances et les menaces, et que ce seul mot *vous*, sorti des lèvres de sa mère, fit fondre en larmes. N'est-on pas trop heureux de trouver une punition dans un changement de pronom ?

Cette coutume va plus loin. Presque tous les enfants aujourd'hui tutoient leurs parents ; seules, quelques familles aristocratiques restent fidèles à l'antique tradition du *vous*. Je conçois cette habitude dans la noblesse qui la conserve comme un souvenir ; je la retrouve avec un intérêt historique dans ces provinces éloignées où elle subsiste comme un dernier reste des temps évanouis ; mais, à Paris, au sein des familles bourgeoises, dans le plein mouvement de la société moderne, cette appellation cérémonieuse dans la bouche de nos enfants, m'étonne comme une dissonance, ou me fait sourire comme une prétention. Je ne puis pas me défendre d'y voir ; je ne dis pas toujours, mais souvent, une puérole imitation des usages de l'aristocratie, un désir d'être confondu avec elle : c'est comme une manière de mettre un *de* avant son nom. Je me rappelle qu'un jour, je retrouvai, après de longues années, un camarade de jeunesse ; grande fut ma surprise de voir que ses enfants, qui le tutoyaient jadis, avaient cessé de le tutoyer ; c'est que dans l'intervalle il était devenu millionnaire, même un peu baron, et ce langage respectueux lui plaisait comme une preuve de sa noblesse ; quand son fils lui disait *vous*, il croyait avoir un quartier de plus.

Gardons-nous pourtant d'accuser personne. Quelques pères ne repoussent cette familiarité que comme contraire au respect filial et propre à le diminuer ; mais je crois qu'il faut chercher ailleurs les fondements de ce saint respect ; et je m'en réfère au mot charmant de Montaigne. "Les hommes son bien singuliers," écrivait-il déjà en 1560, "ils disent *vous* et *monsieur* à leur père, et ils disent *tu* et *mon père* à Dieu." (\*)

ERNEST LEGOUVÉ.

Dictionnaire technologique.

(suite)

BATTURE, s. f. Forges.—Nom des écailles qui jaillissent des métaux, frappés rouges, à coups de marteaux.

BAU, s. f. Mar.—Chacune des poutres qui soutiennent le pont d'un bâtiment.

BAVOCHER, v. n. Grav. et Imp.—Imprimer d'une manière peu nette.

BAVURE, s. f.—Trace laissée par les joints des pièces d'un moule sur les objets moulés.

BEC-D'ÂNE (pr. bédâne), s. m.—Ciseau pour faire des mortaises.

BEC-DE-CANNE, s. m.—Serrure à deux boutons.

BEC-DE-CANON, s. m.—Outil de menuiserie servant à dégager le derrière des moulures.

BEC-CORBIN, s. m.—Instrument dont les calfats se servent pour arracher les vieilles étoupes des coutures du navire.

BÈCHE, s. f. Agr.—Pelle tranchante pour couper la terre.

BÉQUETTES, s. f. pl.—Petites pinces de serrurier.

BEL-OUTIL, s. m.—Petite enclume d'orfèvre.

BÉNARDI, s. f. et adj.—Serrure dont la clef n'est pas forée et qui peut s'ouvrir des deux côtés.

BENNE, s. f. Pêcho.—Espace clos pour arrêter le poisson.

BÉQUILLE, s. f. Mar.—Mâtreaux à l'aide desquels on tient droit un bâtiment échoué.

BÉQUILLER, v. a. Mar.—Placer des béquilles sous un bâtiment échoué.

BER, s. m. Mar.—Charpente qui sert à mettre le navire à flot.

BÉRNE, s. f. Mar.—Pavillon en berno : pavillon hissé mais roulé sur lui-même ; c'est signe de deuil ou de détresse.

(\*) Extrait du livre intitulé : *Les Pères et les Enfants*, au 19<sup>e</sup> siècle, par Ernest Legouvé, Membre de l'Académie française.